

## Avant-propos

On s'en doute, la composition d'un calepin bibliographique de l'importance de celui que nous proposons aujourd'hui est d'abord et surtout une œuvre de patience. Qui croirait se lancer avec plus d'empressement que de conviction dans une entreprise de ce genre se verrait rapidement freiné et condamné à l'apprentissage de la durée et de la modestie. Tout, dans ce domaine, en effet, est tellement vaste, tellement démesuré qu'on est bien obligé, en cours de route, de se débarrasser de l'idée paralysante de totalité pour adopter celle, moins flamboyante, certes, mais plus réaliste d'une certaine approche de cette totalité. Par définition, la bibliographie s'exerce dans le champ du relatif et de l'illimité. Et le temps, inéluctablement, s'additionne au temps pour réduire à néant (ou à peu de chose) les monuments qui coûtèrent, pour leur édification, une somme d'énergie sans conteste disproportionnée avec l'objectif atteint – quand il l'est !

Partagé entre son désir de perfection et son incapacité d'y répondre, le bibliographe ne cesse de subir cette contradiction fondamentale. Que sa détermination n'en soit pas complètement annihilée est déjà paradoxal. À l'érosion du temps, au silence ou à la réprobation souvent méprisante de la gent intellectuelle (qui ne se fera pas faute, il est vrai, de le piller sans vergogne lorsque les circonstances s'y prêteront...), le bibliographe oppose son obstination et cette satisfaction, peut-être équivoque, de servir autrui. Il est conscient de n'être, en fin de compte, qu'un agent de transmission, une sorte d'intermédiaire privilégié entre l'écrivain qu'il admire et dont il entend défendre l'œuvre et ceux qui, le plus souvent, seront ses exégètes de demain. Ce rôle discret autant qu'ingrat semble correspondre à une disposition singulière de son tempérament, car, comment expliquer sinon, qu'il accepte sans lésiner et sans en retirer que de maigres avantages matériels, de sacrifier une large part de son existence à cette tâche ?

D'habitude, il hante les bibliothèques. Sa serviette bourrée de fiches, ses agendas couverts de cotes, nerveux, impatient, décidé, il tourne les pages des revues ou des quotidiens qui, soyons courtois, sont presque toujours ceux qu'il a commandés. Il tourne les pages. Il dépouille. Sur n'importe quel format, son œil exercé est capable de repérer quasi instantanément le nom de l'écrivain pour lequel il travaille. Alors, il s'arrête, il lit avec une précipitation extrême, il sourcille, il glousse de fureur ou de contentement ; pour un peu, comme cela arrive, il se mettrait à parler tout seul... ses voisins parfois s'étonnent et le dévisagent. Lui ne remarque rien. Il prend des notes, il exhume ; puis, toutes vérifications effectuées (et plutôt deux fois qu'une), il recommence à tourner les pages, insouciant de l'heure, jusqu'au moment où s'agitera la sonnette de la sortie obligatoire. Dehors seulement il s'aperçoit que la nuit est tombée, et, dans les rues bruyantes, il avance comme un somnambule.

Décrypteur particulier, le bibliographe de ces calepins n'a pas à reproduire, à annoter ou à critiquer les documents que pour la plupart il tire de l'oubli mais seulement à les enregistrer, à attester de leur existence. Ensuite, d'autres pourront, selon leur bon plaisir ou les exigences de leurs thèses, aller, en toute quiétude, s'alimenter aux sources ainsi révélées.

Si, au terme de son effort, le poète relit son poème, le nouvelliste sa nouvelle, le romancier son roman, des illuminations moins excitantes sont réservées au bibliographe qui se contentera d'ajouter un nouveau lot de fiches à la masse déjà répertoriée. Qu'on ne s'y méprenne pas toutefois ; il ne s'agira, dans nombre de cas, que d'une seule référence et on aurait tort, croyons-nous, de passer sous silence tous les jours, voir les semaines « sans ».

On s'étonnera peut-être moins dès lors que, dépossédé d'un pouvoir véritablement créateur et déterminé sans cesse à transgresser les limitations imposées à ses investigations, le bibliographe soit généralement un être anxieux, tendu à l'extrême, plutôt fuyant et hostile au dialogue, un être toujours en quête d'un périodique introuvable, toujours en train, à cause des lacunes apparues, de vitupérer les institutions qui servent de dépôt légal au savoir humain, bref, quelqu'un qui a la fâcheuse tendance de se croire responsable des déficiences inhérentes à la nature seule de sa profession.

\*  
\* \*  
\*

La passion d'une œuvre, l'admiration pour l'homme qu'il a créée, la ferveur, la persévérance sont, pour l'accomplissement d'un pareil dessein, des vertus indispensables. Qui en serait dépourvu court le risque de voir fondre, comme neiges au soleil de Pâques, son ardeur initiale. Mais s'il est une autre vertu, magnifiquement démodée celle-là que bien des bibliographes possèdent, c'est la candeur. La nôtre, du moins, était totale lorsque nous nous lançâmes dans cette aventure qui remonte à... 1960. Quelques années auparavant, par le plus grand des hasards, nous avons aperçu Blaise Cendrars sur un quai de la gare de Neuchâtel et, depuis, la vision de cet homme cédant pour un moment aux reflux de fortes réminiscences, ne nous a jamais quitté.

De ce quai de gare où tombait une nuit de mai trop tendre peut-être, trop chargée de pollens et de parfums, il contemplait la maison de son adolescence, une méchante bâtisse jaune sale de cinq étages. Il était si absorbé qu'il paraissait cloué sur place, indifférent aux trains qui qui s'arrêtaient et repartaient, insensibles aux mouvements d'une foule qui, l'ayant reconnu, tentaient en vain de le distraire en se rapprochant. Lui ne voyait que les géraniums, là-haut sur les balcons, et des petites vieilles qui, après avoir refermé les parasols, s'accoudaient aux balustrades en bâillant. Lointain. Inaccessible. Absent. À bonne distance, nous nous contentions de le regarder, envahi peu à peu par une émotion sourde, incommunicable, et c'est à cet instant précis peut-être que s'est produit le déclic. Nous étions encore loin de suspecter les répercussions que déclencherait cette unique « rencontre ».

À cette époque, même le mot de bibliographie nous était inconnu, et, si nous avons commencé à en faire, ce fut à la manière de Monsieur Jourdain faisant de la prose. Nous possédions une réserve de cahiers bleus d'écolier que nous remplîmes bientôt de citations extraites soit de son œuvre, soit des ouvrages de ses biographes. Puis, nous nous y avons collé quantité d'articles découpés dans la presse nationale ou internationale, des interviewa, de magnifiques photos prises à Aix-en-Provence ou à Ouchy-Lausanne. Sur place, nous profitions de l'occasion pour effectuer quelques petites enquêtes résumées aussitôt dans les cahiers bleus – à ce jeu, on le devine, la réserve s'épuise rapidement. Tout cela, malheureusement, exécuté sans idée directrice, sans méthode et dans un désordre affligeant. Ces tâtonnements durèrent des années. Plus tard, installé à Paris, nous dûmes, par nécessité professionnelle, nous résoudre à fréquenter les bibliothèques. De corvée au départ, cette obligation se mua rapidement en plaisir. Notre curiosité était alors si vive, notre zèle si extrême que, sans rechigner, nous nous serions établi à la Bibliothèque Nationale, prêt à consulter jour et nuit les collections mises gracieusement à notre disposition. L'expérience ne tarda pas à nous enseigner que là comme ailleurs des règlements très stricts sont en vigueur et que la grâce mentionnée maladroitement ci-dessus appartient à des temps révolus. Mais qu'importe ! Nous apprîmes peu à peu notre métier...

Partant de l'hypothèse – qui s'est révélée exacte – que Blaise Cendrars était d'un naturel trop insouciant pour s'abonner à un quelconque Argus de la presse et constatant qu'aucune investigation d'envergure n'avait été tentée encore dans ce domaine de la bibliographie que par-dessus tout nous captivait, nous décidâmes de repartir à zéro.

Ah ! les belles journées, les studieuses saisons passées à dépouiller les grands folios, les périodiques rares et précieux, les revues éphémères et les autres ; lire, lire encore, transcrire, prendre des notes, s'émerveiller, dériver d'étonnement en étonnement en découvrant la vastitude du monde de la presse, et frissonner chaque fois qu'apparaît, en plein ou en bas de page, le nom terne ou lumineux de Blaise Cendrars !

Le matin, bien avant l'heure d'ouverture des bibliothèques, nous rôdions déjà dans les parages, impatient, l'appétit énorme, la détermination farouche. Les portes ouvertes, nous nous précipitions. En possession d'un numéro de place, nous repérions la table et caché derrière d'immenses piles d'imprimés, nous nous y mettions ; plus rien d'autre alors n'existait, ni dehors ni dedans. Seul un calepin prenait forme et rondeur. Il fallut patienter douze ans pourtant pour parvenir à nos fins...

*L'intransigeant*, premier quotidien parisien à introduire une chronique journalière des lettres – la célèbre « boîte aux lettres » que signaient « les Treize » – nous servit d'abord de guide. Le dépouillement systématique de ce journal, poursuivi sur plus de quarante années, se révéla aussi riche que judicieux. Nous y glanâmes non seulement une multitude d'articles critiques et de petites nouvelles qui ont pris place naturellement dans ce calepin, nous y recueillîmes surtout quantité d'informations susceptibles d'alimenter et d'orienter ensuite durablement notre quête. La « boîte aux lettres » de *L'Intransigeant*, remarquablement au fait de l'activité littéraire et de tout ce qui se tramait dans les coulisses, signalait à l'avance chaque nouveauté, qu'il s'agisse de la naissance d'une revue ou d'un hebdomadaire, d'un changement de direction à l'intérieur d'un quelconque organe de presse ou d'une nomination à la tête d'une rubrique qui, chez un confrère, allait se créer tantôt. Elle nous renseignait abondamment sur les activités, les projets, succès, déplacements, traductions, collaborations diverses en France ou à l'étranger, etc., des auteurs à qui « les Treize » réservaient une sympathie plus ou moins avouée. Que Cendrars ait été du nombre est incontestable.

À suivre toutes les pistes ainsi ouvertes à notre curiosité, nul doute que nous aurions succombé au mal qui frappe chaque bibliographe : la submersion. Pour endiguer l'invasion, pour désamorcer cette inflation d'informations, des choix, souvent arbitraires, s'imposaient. ON aura l'indulgence de reconnaître que nous avons essayé de limiter les nôtres au maximum.

Dès le début de nos recherches, nous eûmes la ferme intention de conférer à ce calepin la dimension internationale qui nous semblait lui revenir de droit. Plutôt qu'en France, c'est à l'étranger, en effet, que la poésie de Cendrars suscita d'abord un intérêt et un engouement certains ; ce furent, pour la plupart, des revues étrangères qui accueillirent ses premiers textes ou poèmes ; c'est à l'étranger enfin qu'il trouva, en dehors de Canudo et d'Apollinaire ses premiers admirateurs. Aussi, selon nos possibilités, nous décidâmes de passer chaque année nos vacances non sur une plage polluée mais dans les salles des principales bibliothèques des pays voisins. C'est ainsi que nous séjournâmes successivement en Allemagne (Munich et Berlin, Belgique (Bruxelles et Anvers, Italie (Florence, Rome, Naples), Espagne (Barcelone et Madrid) sans négliger, bien sûr, la Suisse et la France où nous avons travaillé dans les bibliothèques les plus importantes. Il serait présomptueux, certes, d'en conclure que notre investigation fût complète – des domaines aussi vastes et prometteurs que l'anglo-saxon ou le sud-américain, par exemple, ont dû être en partie sacrifiés – mais, selon la formule même de ce calepin, ces lacunes seront peu à peu comblées.

Nous avons eu la faiblesse de penser que, tel qu'il se présente, ce calepin est capable de rendre des services à tous ceux, chercheurs, érudits, futurs agrégés, professeurs, qui, demain, s'intéresseront de très près à l'œuvre et à la personnalité de Blaise Cendrars. Au terme de cette exploration, nous nous aperçûmes que l'information récupérée (en élargissant sensiblement notre prospection) suffisait à remplir trois calepins, chacun d'eux recensant la matière de vingt années. Si, donc, le premier calepin couvre la période 1912-1932, le second s'intéressera à la double décade 1933-1953, le troisième recueillant les références retrouvées durant la période de 1954 à nos jours. Si rien de grave n'amollit notre élan, ces deux derniers calepins ne devraient pas trop tarder à voir le jour.

Plusieurs types de références sont enregistrés ici. Pour aider le profane, nous en distinguerons six catégories principales :

- 1) Comptes rendus critiques d'ouvrages de Blaise Cendrars parus entre 1912 et 1932. Ils constituent l'essentiel de notre inventaire ;

- 2) Compte rendus critiques d'autres ouvrages que ceux de Blaise Cendrars mais où l'influence de son œuvre est mise en évidence, analysée ou critiquée ;
- 3) Études globales de l'œuvre ou approches de l'homme ;
- 4) Études qui touchent à un personnage ou à un thème qui le passionnaient : Sutter, Galmot, Bringolf, le cinéma, les ballets suédois, etc. ;
- 5) Premières apparitions de son nom dans les manuels littéraires ou les anthologies de l'époque envisagée ; souvenirs, portraits, mention dans d'autres ouvrages généraux ;
- 6) 5 Information ayant trait à des circonstances souvent méconnues ; engagement à l'armée, participations à la vie littéraire de son temps, projets, déplacement, collaborations aux revues françaises ou étrangères, etc. Renseignements d'habitude très succincts. Lorsqu'il s'agit d'un communiqué reproduit par tous les quotidiens, une seule de ces informations a été sélectionnée.

Rien, dans cette quête, ne fut plus émouvant peut-être que de retrouver les premières mentions de son nom dans la presse à un moment (1912-1915) où, comme il le précisera lui-même « il ne faisait pas bon, en France, être un jeune authentique parmi les jeunes ». Tous les critiques qui, alors, n'ont pas été indifférents à cette voix nouvelle méritaient, pensions-nous de figurer dans ces pages. Nous sommes heureux de leur rendre cet hommage.

Enfin, il serait trop long, hélas, de nommer toutes les personnes qui nous ont manifesté leur aide, leur encouragement ou leurs conseils. Qu'elles soient assurées de la fidélité de notre mémoire ! Pour l'une d'entre elles, cependant, l'exception confirmera la règle. Il s'agit de Madame Lucienne Dieudonné. Sans la constance de sa contribution, que serait-il advenu de ce calepin ? Nous espérons ne pas froisser sa modestie en le lui dédiant.

Hughes Richard  
Le Fel et Neuchâtel  
Septembre-octobre 1973